

Control, I'm Here — l'entretien intégral

Pedro Peñas Y Robles en conversation avec Ian Joy, juillet 2026.

Cet entretien a servi de matière au portrait publié sur Catastrophe Ballet. Il est reproduit ici dans son intégralité, en français, dans les mots de Pedro. Seuls quelques passages relevant strictement de la vie privée de tiers ont été retirés, d'un commun accord.

Cette habitude de tout faire toi-même — DJ, label, écriture de livres — elle vient d'où à la base, selon toi ? C'est un trait de caractère que tu as depuis toujours, ou quelque chose qui s'est construit avec le temps ?

Pour répondre à ta question je me dois de revenir à mes débuts en qu'artiste plasticien issu des Beaux-Arts d'Avignon circa 1986-1991. J'ai appris à travailler avec divers médiums (dessin, peinture à l'huile, photographie argentique, sculpture, graphisme, ou monter des fanzines...) et c'est justement pour financer mes études que je me suis retrouvé à mixer dans le premier club où j'étais résident, la mythique Guinguette Du Rock dans le Gard entre Orange et Avignon. Destiné au départ à suivre une carrière dans le milieu de l'Art je me suis rapidement rebellé contre l'institution et en quatrième année je me suis fait virer de mon École d'Art, car j'avais vite compris que ça ne produisait que des futurs chômeurs, ou pour les plus pistonnés de futurs branleurs conceptuels subventionnés. Dès lors, j'ai trouvé dans mon job de DJ résident une échappatoire au charlatanisme qui me révoltait chez mes camarades étudiants en Art. Beaucoup n'avaient aucun talent dans les Arts Plastiques mais leur milieu bourgeois leur permettait de travailler dans des galeries ou devenir profs à leur tour. La dernière année j'ai squatté mon atelier nuit et jour, appris à développer des photos dans mon propre labo etc jusqu'au jour où le Directeur m'a convoqué pour me virer, il m'a tout de même dit qu'au vu de ma personnalité je me débrouillerai tout seul dans la vie, j'avais 21 ans.

Ne pouvant me résoudre à entrer dans le monde du travail et convaincu que j'avais un destin d'artiste et de créateur (ah la fougue de la jeunesse !) je me suis inscrit à l'Université d'Aix-Marseille (Langues et Civilisations Hispaniques) et un ami vigile du club Trolleybus de Marseille m'a présenté les patrons qui m'ont employé pour 7 ans, de 1993 à 2000. C'est en organisant des soirées là-bas, en dehors de mes week-ends de résidence, que j'ai appris à monter une sono, des lights, faire des flyers, mixer avec des CD (j'avais commencé en 1987 avec des vinyles). Cette polyvalence s'est accrue en 2000 quand j'ai moi-même voulu faire de la musique, sans aucune formation musicale ni aucune maîtrise d'aucun instrument, je me suis acheté un sampler et inspiré par la musique industrielle et bruitiste de gens comme Throbbing Gristle, SPK, Esplendor Geometrico, Dive, ou Merzbow j'ai lancé mon projet HIV+ (qui était à la base mon nom de DJ dans mes soirées Armageddon et tous les autres soirées Electro-Dark dans lesquelles je jouais à l'époque).

Puis j'ai commencé à m'intéresser à la texture du son en lui-même, les fréquences et leurs effets sur le corps et l'esprit.

Musicalement je n'ai jamais été un virtuose de quoi que ce soit, mais comme Genesis P-Orridge, Arturo Lanz d'Esplendor Geometrico ou Bryn Jones de Muslimauze, j'ai acquis avec l'expérience une vision très claire de ce que je voulais exprimer, à la fois musicalement et esthétiquement.

En montant mon propre label, Unknown Pleasures Records en 2013, j'ai appris à être producteur, graphiste, web manager, mixeur, chanteur, directeur artistique, distributeur, promoteur etc...comme l'avais dit Mirwais dans une vieille interview, en France tu es tellement dénigré et relégué dans l'underground que tu apprends à tout faire seul, tu finis par acquérir pas mal de savoirs techniques et d'expérience dans des tas de métiers différents (rires).

En ce qui concerne l'écriture c'est un concours de circonstances puisqu'une directrice de collection m'a un jour sollicité pour écrire un livre sur Joy Division du point de vue d'un fan et cela a lancé ma carrière d'auteur. Cela dit j'ai tout de même j'ai fait de longues études littéraires parallèlement à mon travail de Disc-Jockey dans les années 90, et puis je suis un grand lecteur d'essais philosophiques, historiques et biographiques depuis mon adolescence.

En conclusion nous pouvons dire que j'avais des bases dans pas mal de domaines créatifs et j'ai pu les exploiter dès que le besoin ou l'occasion se sont présentés. Mais je reste avant tout un plasticien sonore avec une vision très précise de ce qui est pertinent ou pas. A l'instar du Théâtre de la Cruauté d'Antonin Artaud j'aime ce qui est sincère, puissant, impactant et profond, j'exècre tout ce qui est mièvre, conformiste et consensuel. Cette forme d'exigence et d'intransigeance m'a souvent conduit à me faire des ennemis. Cela dit je me fout totalement de ce que les gens pensent de moi, et c'est peut-être pour cette raison que je suis encore là, actif et passionné, 40 ans plus tard.

Cette histoire avec les Beaux-Arts, où le directeur t'a dit que tu te débrouillerais tout seul — ça fait forte impression. En lisant ton interview dans Obsküre, tu évoques ta mésaventure avec Camion Blanc. Est-ce que cet épisode, des années plus tard, t'a rappelé quelque chose de cette expulsion, ou c'était une expérience d'une autre nature ?

Effectivement cela a eu un écho en moi, mais la raison était différente car Camion Blanc m'ont viré pour une raison bien différente, et l'erreur vient davantage du directeur de collection qui n'a pas sérieusement relu le manuscrit de mon essai biographique sur Nitzer Ebb. Le livre contenait des anecdotes trop personnelles impliquant des tiers, et cela a conduit le boss de la maison d'édition à signifier, via une tierce personne, qu'il ne souhaitait plus travailler avec moi.

Cela dit je peux comprendre qu'on ne peut pas tout écrire et tout dire, certaines personnes ont le droit de faire table rase du passé, on appelle ça le "droit à l'oubli", j'ai compris cela tardivement car le style littéraire de mes premiers livres se voulait provocateur, gonzo et sans tabous, sauf que tout le monde ne voit pas les choses de la même façon. Avec le recul si Camion Blanc avait eu des collaborateurs sérieux ils m'auraient conseillé de ne pas parler d'anecdotes trop personnelles et de ne pas impliquer des personnes désireuses d'oublier leur vie d'avant. Je ne peux en vouloir qu'à moi-même, mais les deux affaires sont très différentes. Cette mésaventure en 2019 m'a conduit à trouver des maisons d'édition plus professionnelles et plus sérieuses dans la distribution et la promotion de leurs publications. Depuis j'ai tout de même écrit 3 livres chez d'excellents éditeurs, un mal pour un bien donc.

Un mal pour un bien, comme tu dis. Ça me ramène à ce que tu racontais dans ta première réponse : ton premier livre, sur Joy Division, est venu d'une sollicitation, pas d'un choix de sujet ou de forme de ta part. Est-ce que le Dictionnaire, des années plus tard, a été une façon de reprendre la main sur les deux — le sujet et la manière de l'écrire — cette fois entièrement à ta façon ?

Ah mais carrément ! Tu as tout compris.

Effectivement j'étais coincé dans ce format éditorial "Paroles de fans" pour mes trois premiers bouquins chez Camion Blanc, et encore j'avais un peu réussi à le détourner en interrogeant davantage des musiciens reconnus actuels ou cultes qui m'ont parlé de ce que Joy Division, Nick Cave et Nitzer Ebb avaient généré en eux dans leur jeunesse, plutôt que des fans lambda dont je savais pertinemment que ça n'intéressait pas grand monde. Mes deux dictionnaires sur la New Wave et la Techno étaient une façon de revenir à ce qui m'a toujours animé, la musique, la transmission culturelle et le partage de celle-ci, je ne suis qu'un passeur, rien d'autre.

Sur ton livre Joy Division : tu as mis Bernard Sumner en couverture plutôt qu'un énième portrait de Ian Curtis. Qu'est-ce que tu voulais transmettre par ce choix-là, que la photo attendue n'aurait pas transmis ?

Très bonne question !

Je n'ai pas voulu thésauriser sur la légende de Ian Curtis ni sur sa mort, pas conséquent j'ai trouvé plus pertinent de demander à Philippe Carly une photo de Barney de l'époque Joy Division car le futur chanteur de New Order représente la continuité, une forme de renaissance sous un autre apparence. Pareil mais différent. Il ne faut tout de même pas négliger l'apport synthétique de Barney dans les mélodies du deuxième album "Closer" ni sa guitare rêche, voire rachitique, qui a donné le son particulier de Joy Division, même si Peter Hook le bassiste et Stephen Morris restent les piliers essentiels de la formation ainsi que leur inénarrable producteur Martin Hannett.

Le livre qui a causé la rupture avec Camion Blanc, tu l'as ensuite publié toi-même, en anglais et en espagnol, via ton label. C'était voulu comme ça — reprendre précisément ce qu'on t'avait retiré ?

Après la mise au pilon des exemplaires restants par Camion Blanc (ce qui fait des 150 exemplaires français vendus un pur collector !) j'ai souhaité publier sur UPR une version anglaise, mais expurgée des 2 ou 3 petits paragraphes qui m'avaient porté préjudice et avec un graphisme et format plus classiques. Du coup j'ai pris contact avec une Anglaise professeur de langues en France qui m'a fait la traduction en restant au plus proche de mon style littéraire, traduction qui m'a coûté un bras... mais tout travail de qualité mérite salaire, chose que certaines maisons d'éditions oublient en payant très mal leurs traducteurs ou en le faisant faire gratuitement par des amateurs. Étant perfectionniste j'ai souhaité me réapproprier mon essai biographique sur Nitzer Ebb et le faire avec une certaine exigence. J'en ai vendu 5 fois plus que chez Camion Blanc, et un ami d'un label espagnol l'ayant lu en anglais m'a proposé de le republier cette fois en espagnol dans un format, une couverture et une mise en page encore différents, plus proches de l'esthétique des pochettes de Nitzer Ebb. C'est donc sorti sur le label-maison d'édition de Valencia (Espagne) Industrial Complexx.

Depuis, ces deux versions traduites ont eu de plus en plus de succès, car mon livre raconte cette époque révolue comme si vous étiez en immersion. Sans Kraftwerk et l'EBM de DAF, Front 242 ou Nitzer Ebb, la Techno n'aurait pas existé, et sans les drogues comme l'ecstasy ou le speed cette scène aurait été bien différente, probablement plus fade et sans intérêt, ou peut-être aurait elle conduit à quelque chose de complémentent intellectualisé. C'est un fait, et sans souhaiter faire l'apologie de quoi que ce soit, ce que j'ai constaté dans les années 80 en Espagne, puis dans les années 90 en France, est le résultat direct de cette convergence culturelle et chimique.

Pour illustrer cela de façon métatextuelle voici mon premier article chez Gonzai en 2020, l'un des plus lus sur leur site depuis la création du magazine d'après le boss Bester Langs.

→ [La Ruta Destroy : quand l'Espagne inventait la rave](#) (Gonzai, 2020)

→ [La voix de Nitzer Ebb s'est éteinte](#) (Gonzai, nécrologie de Douglas McCarthy)

Et concrètement, comment se passent les rencontres avec les artistes que tu signes sur UPR ? Il y a des sorties récentes ou à venir dont tu es particulièrement fier ?

Au début, j'allais chercher des projets selon des critères personnels purement esthétiques, genre une voix et une atmosphère qui me rappelle Nico du Velvet Underground, la petite se nomme Hausfrau, elle est étudiante dans une École d'Art à Glasgow, elle me propose un album fantasmagoriquement Lynchéen enregistré dans un vieux studio analogique 70s de sa ville. C'est ce genre de diamants, de raretés musicales, qui en plus peuvent plaire à des gens totalement différents, qui fait que j'ai créé ce label. Pas de sectarisme, pas de plagiat, pas de caricature ni de théâtralité exagérée, que du minimalisme, de la beauté et de la tension, un peu comme le ventablock, ce noir si profond qu'il ne réfléchi aucune particule de lumière.

Puis peu à peu des artistes dont j'étais moi-même fan m'ont proposé leurs albums, comme par exemple Dirk Da Davo de Neon Judgement qui s'alliant à Glen Keteleer de Radical G sort sur Unknown Pleasures Records leur meilleur album de Neon Electronics "ne" somptueusement cold wave & électronique. Idem pour Kill Shelter. Je savais que Pete Burns avait un univers goth rock profondément ancré en lui, mais une approche rythmique plus proche de Prodigy, mêlée à des voix magistrales, distille le legs de Sisters Of Mercy vers le XXIème siècle. Que dire de Chris Shape qui m'a proposé un album fulgurant, sombre et techno à la fois, il a aussi amené le "Bela Lugosi's dead" de Bauhaus (sur notre compilation Honoris III Tribute à Bauhaus) sur les dancefloors du monde entier, pas mal de potes - un peu partout dans le monde - m'ont dit qu'ils avaient entendu des titres de notre label dans les soirées darkwave, goth ou électro indus, de Leipzig à Lima !

Et en ce moment, complètement en dehors du boulot sur le label, qu'est-ce que tu écoutes, regardes et/ou lis ?

Je lis beaucoup d'autobiographies, c'est mon genre littéraire préféré, ou alors des biographies mais écrites par des auteurs qui ont un vrai style et pas des fatigués conformistes. J'aime les bouquins qui racontent un vécu, la vérité de quelqu'un d'autre, son point de vue. Je relis Philip K. Dick car très actuel, j'aime les livres qui racontent la genèse d'un label comme Factory Records, Mute, 4AD, j'aime savoir ce qu'ont apporté les producteurs dans les sons, les machines, les effets, le studio en général, je les contacte, je leur pose des questions, je m'inspire de l'excellence, en essayant

humblement d'en atteindre une partie infinitésimale. Parfois nous y arrivons parfois nous tombons à côté, c'est ça la passion.

Achetez des livres, intéressez vous aux sociétés qui ont vu naître tel ou tel style musical, vestimentaire, culturel, sociétal. De quoi le punk est issu ? Du rejet, du situationnisme. L'industriel recycle le dadaïsme, la dark folk joue avec les tabous politiques les plus extrêmes... Mais est-ce vraiment un jeu ? De Laibach à NON, de Death In June à Throbbing Gristle. Qui est vraiment nazi ? Qui est vraiment dans la dénonciation par l'absurde ? Tout cela est plus complexe que l'on ne le croit. La musique ce n'est pas fait pour se divertir mais pour nous élever, vers le haut comme vers le bas, il y a un mouvement, il y a une vie souterraine que nous avons voulu graver sur UPR. J'espère que nous y sommes parvenus.

Entretien mené par correspondance, juillet 2026. Propos de Pedro Peñas Y Robles reproduits avec son accord.

Questions et présentation © 2026 Ian Joy / Catastrophe Ballet, CC BY-NC 4.0.